

J'en passe, et des meilleurs... Je ne fais que mentionner, de Paul Véronèse, une *Suzanne*, et surtout un *Jésus enfant parmi les Docteurs*; belle composition, dont les têtes ont de la noblesse, et où le peintre a déployé toutes les splendeurs de sa palette; — de Tintoret, quelques portraits d'une incroyable énergie;



Rembrandt. — *La reine Artémise.*

et un *Combat de mer*, plein de furie, où se trouve une figure de femme que je crois voir encore, la tête renversée, les cheveux épars et entremêlés de perles, d'une beauté étrange, extraordinaire.

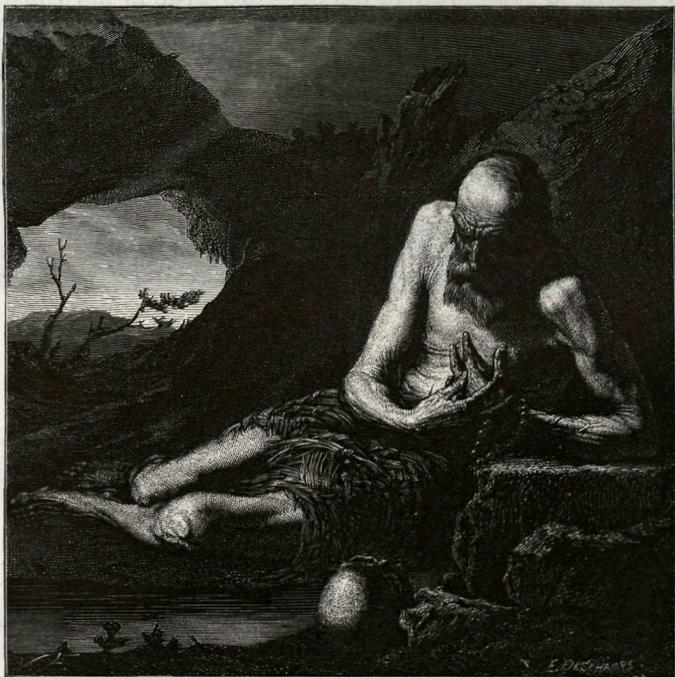
L'école flamande et l'école hollandaise ne sont pas moins bien représentées à Madrid que les écoles italiennes. Rembrandt n'a qu'un portrait, mais digne de lui, c'est tout dire. Van Dyck, outre quelques petits tableaux d'église, a quatre ou cinq portraits, qui sont

certainément parmi ses plus beaux. De Rubens, il faut noter aussi quelques portraits magnifiques, et, parmi un nombre énorme de toiles de toute grandeur, des tableaux de chevalet qui valent ses plus grandes compositions. Ce sont des kermesses, des danses de village, d'une verve, d'une gaieté, d'un mouvement, d'une couleur admirables; ce sont des nymphes et des satyres; c'est surtout son *Jardin d'amour*, représentant une réunion de jeunes hommes et de jeunes femmes, assis ou folâtrant sous de beaux ombrages. Rubens a mis là, avec sa couleur éblouissante, quelque chose de la grâce de l'Albane.

Et que dire des petits Flamands? Des Teniers, des Breughel, des Wouwermans, des Ruysdael? Le premier, à lui seul, compte à Madrid soixante-seize tableaux, parmi lesquels plusieurs sont des plus importants et des plus charmants qu'il ait faits. J'ai remarqué trois *Tentations de saint Antoine*, sujet favori du peintre, et où s'est déployée de la façon la plus bizarre son imagination bouffonne; de grands tableaux d'intérieur d'un fini merveilleux; des kermesses et des fêtes de village; enfin une série de scènes comiques, les *Singes sculpteurs*, les *Singes amateurs*, de l'expression la plus spirituelle et de la touche la plus fine. Un de nos contemporains, Decamps, semble s'être inspiré de ces petits chefs-d'œuvre dans une de ses toiles les plus populaires.

Je n'ai pas même nommé notre école française. Il serait impardonnable de l'oublier cependant; car si sa place n'est pas large au musée de Madrid, on peut dire

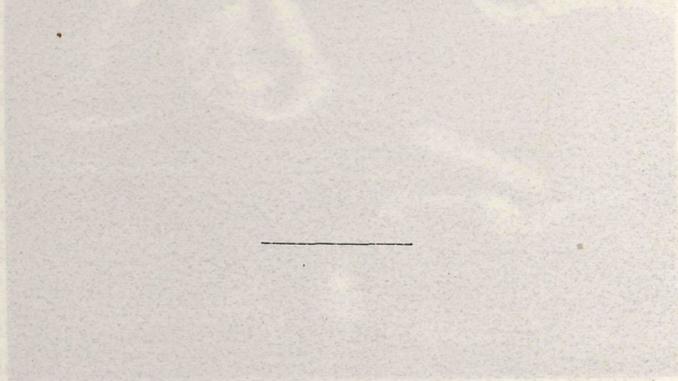
qu'elle y est noblement remplie. Deux noms seuls la représentent : Poussin et Claude Lorrain. Le premier a ici quelques toiles excellentes (*la Chasse de Méléagre*, entre autres, et *Un jeune Guerrier couronné par la*



Ribera. — *Saint Paul, ermite.*

*Victoire*); excellentes, non de couleur sans doute, mais de composition, et du plus grand style. Le second a cinq ou six paysages qui sont incomparables; deux entre autres, dans le salon Isabelle, représentant un lever et un coucher de soleil. Le Louvre n'a rien de

plus beau, et il n'y a pas de peinture au monde dont celle-là ne puisse affronter le voisinage. Claude Lorrain est le plus grand des paysagistes. D'autres ont saisi heureusement certains aspects de la nature : Ruysdael excelle à rendre la fraîcheur des forêts et des eaux ; Poussin la solennité, la majesté des grands horizons. Claude, lui, a su exprimer toutes les harmonies de la nature et toutes ses magnificences. Comme on a dit que Velasquez a peint l'air, on pourrait dire qu'il a peint la lumière : non une lumière de convention, mais la lumière vraie, limpide et pure ; et c'est par là qu'il a exprimé mieux que personne la poésie suprême de la nature.





## CHAPITRE XIV

L'ESCURIAL — PHILIPPE II — DON CARLOS  
— UNE EXÉCUTION CAPITALE SOUS PHILIPPE II —



L'ESCURIAL est à une quinzaine de lieues de Madrid. C'est aujourd'hui une des stations du chemin de fer du Nord de l'Espagne. Comme notre projet est de rentrer en France par cette voie, ce sera notre première étape. La seconde sera Avila, et la dernière Burgos.

La gare du chemin de fer est à la porte de Madrid, dans la vallée du Manzanarès. On aperçoit de là le pont

de Tolède, monument lourd et surchargé d'ornements, qui doit, je pense, tout son renom parmi nous à la ballade de Victor Hugo. C'est de là aussi qu'il faut voir le palais royal, dont la façade principale regarde la vallée. Le premier coup d'œil est assez favorable; les lignes de l'édifice ne manquent pas de grandeur, et sa masse est imposante. Mais quand on y regarde de plus près, on trouve que cette architecture est maigre et de mauvaises proportions : les fenêtres sont les unes trop étroites, les autres trop basses; les pilastres sont étranglés. L'attique était autrefois surmonté de statues colossales; on les en a descendues, et on les a mises dans le petit jardin qui est derrière le palais : en quoi on a eu grand tort, car là-haut du moins on ne les voyait pas si bien.

A l'époque de l'année où nous sommes, la vallée du Manzanarès est fraîche et riante. Les bords du fleuve sont couverts d'arbres; les pentes des collines sont revêtues de quelque verdure. Mais, dès le mois de juin, cette parure printanière disparaît; le fleuve, ou, pour mieux dire, le torrent est à sec; la vallée n'est plus qu'un ravin semé de pierres et couvert de poussière. Grâce aux pluies qui ne sont tombées que trop abondamment ce printemps, je puis me flatter du moins, ce que ne peuvent pas dire tous les voyageurs, d'avoir vu de l'eau dans le Manzanarès.

A peine est-on sorti de cette petite vallée, qu'on entre dans le désert. De grandes plaines, légèrement ondulées, sans arbres, hérissées de roches parmi lesquelles poussent quelques touffes d'arbustes sauvages, s'é-

tendent à perte de vue. A peine de loin en loin se montre quelque village, entouré de maigres cultures.

L'Escorial est au bout de cette plaine, assis sur les premières pentes du Guadarrama. On se demande comment un souverain a eu l'étrange idée de bâtir dans cette campagne désolée son habitation de plaisance. Il est vrai que ce souverain était Philippe II, et que ce lieu de plaisance devait être un couvent.

On sait que Philippe II fit élever ce colossal monument en mémoire de la bataille de Saint-Quentin, remportée par lui sur les Français, le 10 août 1557. Quand je dis par lui, je veux dire par son général Philibert-Emmanuel, duc de Savoie; car Philippe II n'a jamais, de sa personne, gagné une bataille. Il était pourtant sur le continent à ce moment, et à quatre lieues seulement du lieu où se livrait le combat; mais il n'avait point encore paru au camp. On dit qu'il se trouva un peu humilié de n'avoir pas assisté à une bataille livrée si près de lui. Ce n'est pas le vieux Charles-Quint, tout criblé de goutte qu'il était alors, qui se fût tenu si prudemment à l'écart. Mais il semble que des rares qualités du père la nature eût fait deux parts pour les distribuer à ses fils : don Juan d'Autriche avait hérité de sa brillante valeur; Philippe de son ambition et de son activité politiques, sinon de son génie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que celui-ci était un pauvre guerrier. Il n'aimait ni les chevaux, ni les armes. Charles-Quint eut beau lui faire apprendre par des seigneurs flamands les exercices de la chevalerie, il n'en put faire un chevalier. Dans les joutes, il était

timide et maladroit. La seule fois qu'il parut, en Flandre, dans un tournoi, il reçut sur la tête un coup de lance qui le renversa : on l'emporta évanoui.

Le jour où fut gagnée la victoire de Saint-Quentin était le jour de la fête de saint Laurent. Philippe voulut que le monastère qu'il élevait prit le nom de Saint-Laurent de l'Escorial; il voulut même, en l'honneur du saint et pour rappeler l'instrument de son martyr, que l'édifice eût la forme d'un gril. L'architecte Herrera, qui était un homme de talent, dut se conformer à cette fantaisie, peu propre assurément à inspirer le génie d'un artiste. Il est parvenu cependant à exécuter ce qu'un voyageur a spirituellement appelé « un rébus d'architecture ». L'édifice a la forme d'un immense parallélogramme de deux cents mètres environ de côté; une multitude de galeries transversales qui se croisent à angle droit, entre ces quatre galeries principales, représentent les barreaux du gril. Le manche est formé par l'habitation royale, qui se rattache au milieu de l'une des façades. Les pieds sont figurés par quatre tours placées aux angles.

On a bien trop vanté, à mon avis, le palais de l'Escorial. Les Espagnols, exagérés en toutes leurs paroles, l'appellent tout simplement la huitième merveille du monde. Quoique la matière en soit belle (il est tout en granit), l'aspect général est gris, terne et lourd. N'était la coupole, on dirait d'une caserne ou d'une prison. Cela est vaste sans être grand, énorme sans être imposant : un prodigieux entassement de pierres, voilà tout. Au dehors, de hautes murailles toutes nues, percées

de petites fenêtres; au dedans, des cours étroites, dallées, entourées de cloîtres bas et humides; des corridors sombres qui se croisent à l'infini et n'ont pas même l'effet des longues perspectives. Des voûtes basses, en plein cintre, souvent même surbaissées; nul ornement; pas une colonne, pas une sculpture, pas une ciselure qui rompe la monotonie de ces interminables murailles grises : le granit nu, partout le granit, rien que du granit. Il tombe de ces voûtes comme un manteau de glace qui vous fige jusqu'aux moelles. L'âme même se sent refroidie et contristée; l'esprit est comme opprimé, écrasé sous ces pesantes masses. Le sentiment qu'on éprouve n'est ni celui du recueillement qui porte à la prière, ni celui du calme que les âmes fatiguées de la vie vont chercher dans le cloître : c'est le froid du sépulcre.

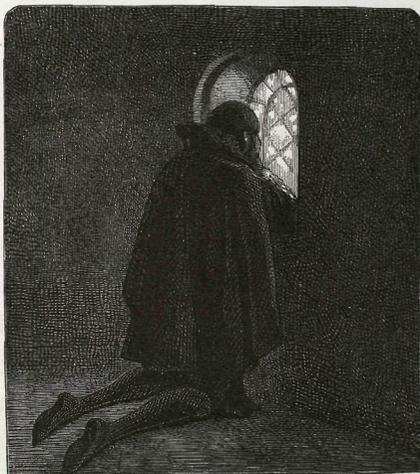
La chapelle elle-même a ce caractère triste. Elle a la forme d'une croix grecque. La coupole centrale s'appuie sur quatre énormes piliers carrés. Ici la sévérité des lignes donne à l'édifice un certain air de grandeur; mais la teinte grise du granit qui revêt toutes les parois, la nudité et la sécheresse du style, lui laissent malgré tout un aspect glacial.

Sous le grand autel est la chapelle funéraire des rois, qu'on appelle du nom passablement païen de Panthéon. Pour y descendre, chaque visiteur est muni d'une torche. On y arrive par un corridor pavé de marbre; les murailles, les voûtes sont revêtues de marbre. La chapelle, de forme octogone, est décorée avec plus de richesse encore : ce sont partout des incrustations de

porphyre, de jaspe et d'agate. Les restes mortels des souverains espagnols sont enfermés dans des sarcophages de marbre ornés de ciselures d'or; ces sarcophages sont rangés dans des niches étagées dans toute la hauteur de la chapelle. Tout cela est d'un luxe inouï, éblouissant sous l'éclat des torches. Ce sépulcre, dont l'orgueilleuse magnificence rappelle les tombeaux des anciens rois d'Égypte, fut commencé par Philippe II et achevé par ses successeurs. Antérieurement les rois d'Espagne avaient leurs tombes à Grenade. Philippe II voulut que l'Escorial devint le lieu de sépulture de sa famille. En 1574 il y fit transférer le corps de son père, qui était resté, depuis sa mort, arrivée en 1558, au monastère de Yuste. En même temps il y fit apporter le cercueil de son aïeule, Jeanne la Folle, de sa première femme Marie de Portugal, de ses enfants et de ses sœurs. Cinq ans plus tard, don Juan d'Autriche venait y prendre place à côté de son glorieux père.

Les appartements royaux sont mesquins; c'est une suite de salles étroites et basses, de chambres fanées et délabrées. La riche collection de tableaux qui les ornait autrefois a été transportée au musée de Madrid. Il n'y a de curieux, dans cette partie du palais, que le cabinet de travail et la chambre à coucher de Philippe II. Ce sont deux sombres cellules, larges de six pieds carrés, basses d'étage, dont les murailles sont toutes nues et qui s'ouvrent comme des alcôves sur une salle longue. Derrière le cabinet est un oratoire exigü, qui donne par une petite fenêtre sur le chœur de l'église : par là, le roi, sans se déranger, assistait à l'office divin. C'est

là que, le 13 septembre 1598, à l'âge de soixante-dix ans, il mourut « usé par le plaisir et les affaires, accablé d'infirmités, tenaillé par la goutte, et depuis trois ans miné par une fièvre lente <sup>1</sup>. »



Le couvent de Saint-Laurent de l'Escorial avait été donné par Philippe II aux hiéronymites, un des ordres religieux les plus riches et les plus considérables de la Péninsule. Cet ordre, placé sous l'invocation de saint Jérôme et la règle de Saint-Augustin, s'occupait de science et d'agriculture. Charles-Quint l'avait eu en grande estime; c'est dans une de ses maisons, à Yuste, dans l'Estramadure, qu'il avait voulu se retirer et mourir. Philippe II avait continué à ces religieux la

<sup>1</sup> M. Mignet, *Antonio Perez*, p. 261-268.

faveur dont ils avaient joui près de son père. Aujourd'hui le monastère est désert, le cloître est vide, l'église est abandonnée. Et il faut le dire, ne fût-ce qu'au point de vue de la poésie et des souvenirs, le monument y perd. On aimerait à voir errer sous ces arcades silencieuses la robe blanche de quelque pieux cénobite. Tel qu'il est, c'est un corps sans âme, c'est une ruine triste et maussade. L'Espagne, comme on sait, a supprimé, depuis 1834, tous les monastères d'hommes : on n'a laissé subsister que les couvents de femmes, et, par une exception de faveur, deux ou trois maisons de missionnaires jésuites. Il pouvait y avoir des raisons politiques de diminuer l'étendue des biens de main-morte ; mais la suppression des ordres religieux est tout autre chose : c'est en soi une atteinte à la liberté de conscience ; c'est une violence révolutionnaire. Les Espagnols, qui prétendent nous imiter, auraient pu chercher de meilleurs exemples dans notre histoire. Tel est le branle ordinaire des choses humaines : Philippe II a voulu gouverner l'Espagne comme un couvent ; l'Espagne, trois siècles après Philippe II, brûle les couvents et chasse les moines.

Un seul souvenir, un seul nom remplit les salles désertes et les corridors sombres de ce gigantesque palais : c'est le souvenir, c'est le nom de Philippe II. Le monument est fait à l'image de l'homme ; il porte son empreinte, et reproduit son caractère écrit sur chacune des pierres. De même que Versailles représente fidèlement Louis XIV, l'Escorial représente Philippe II. On a beau faire, en se promenant dans ces



Fig. 1. Cour de la Cour du Palais Apostolique. (Voir la planche suivante.)

livre dont ils avaient fait l'acquisition



longues galeries, cette sinistre figure vous poursuit et vous obsède. L'esprit ne peut s'en distraire.

On a voulu faire de Philippe II un grand roi, un grand politique; on l'a représenté comme le type du caractère espagnol, comme la plus haute personnification de la royauté espagnole. A mon avis, ce sont là autant de paradoxes.

C'est aux résultats de leur politique qu'on juge les rois; c'est l'événement qui donne la mesure de l'homme et dit la valeur du système. Or quiconque voudra à ce point de vue apprécier Philippe II, ne se fera pas de lui une haute idée.

Quand Charles-Quint, après trente années d'une activité prodigieuse, rassasié de gloire et accablé d'infirmités, descendit volontairement du trône pour aller chercher le repos dans la solitude de Yuste, son immense domination se partagea en deux : l'Empire resta à la branche allemande de la maison d'Autriche; la monarchie espagnole passa sur la tête de Philippe II. Mais, toute réduite qu'était par là cette dernière puissance, toute fatiguée qu'elle était déjà par le despotique génie du grand empereur, c'était encore la plus vaste, la plus riche et la plus redoutable monarchie de l'Europe.

Quarante ans plus tard, quand Philippe II expire, où en est l'Espagne? Elle a perdu la moitié des Pays-Bas; sa marine est affaiblie, ses finances épuisées. Les colossales entreprises qu'a faites Philippe II, presque toutes chimériques, ont été presque toutes malheureuses. Il a pris Tunis, et il en a été chassé l'année suivante. Ses

attaques sur l'Irlande ont été repoussées : l'*invincible armada*, dispersée par la tempête, a été détruite par les vaisseaux anglais, qui sont venus impunément brûler et piller Cadix. Il a dépensé des sommes énormes pour soutenir en France la Ligue, et faire



asseoir sa fille sur le trône des Valois : la Ligue a été vaincue, et la France s'est donnée à Henri IV. La victoire de Lépante même a été stérile ; et, au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, la prépondérance dans le système politique européen a passé de l'Espagne à la France.

Une autorité et un prestige immenses ; des armées jusque-là invincibles ; une flotte de mille vaisseaux ; des